remarquer, en passant, qu'il n'est pas au Brésil une racine comestible dans ces familles de végétaux qui, chez nous, produisent des racines potagères; et tandis qu'en Europe il n'existe point une espèce à racine comestible qui appartienne à la classe des monocotylédones [1], c'est au contraire à cette classe qu'il faut rapporter la plupart des racines comestibles des Brésiliens.

Le bon sous-lieutenant Machado me montra sa plantation de cotonniers, qui était immense. Elle n'avait qu'un an, et déjà les jeunes arbrisseaux atteignaient la hauteur d'un homme, et ils étaient couverts de capsules.

En général les cotonniers sont une des plantes que l'on cultive avec le plus de succès aux alentours de Passanha. Rien n'est moins coûteux dans ce pays que la culture du cotonnier, et rien ne produit davantage. Comme pour le maïs, on fait dans la terre, préparée à la manière ordinaire, des trous où l'on jette les semences. On met dix palmes de distance entre les différens pieds; mais d'ailleurs on observe dans les plantations aussi peu de régularité que dans celles de maïs et de café. Au bout de six mois, on nettoie la terre, et l'on répète ce travail tous les six mois; mais on se donne fort peu de peine pour ce nettoyage, car au lieu de remuer la surface du sol, comme on fait dans les champs de maïs et de froment, on se contente de couper les mauvaises herbes au pied. C'est à ce léger travail que se borne toute la culture des cotonniers, et un nègre chargé de soigner l'espace de

[1] Il est bien clair que je ne parle pas ici des bulbes.

terrain planté de cotonniers, qu'on ensemencerait avec un *alqueire* de maïs [1], peut en même temps cultiver une égale quantité de terre en maïs et en haricots. Une plantation de cotonniers dure ordinairement cinq à six années, et, en certains endroits, elle dure jusqu'à neuf ans. L'espace de terrain qu'on pourrait ensemencer avec un *alqueire* de maïs, rend à S. Nicolao et aux alentours, cent arrobes par récolte, et à Passanha même un égal espace rend jusqu'à cent cinquante arrobes. Dans les terrains peu favorables à ce genre de culture, les cotonniers ne produisent que la deuxième année; mais aux environs de Passanha, comme à Minas Novas, le canton de la province le plus propice aux cotonniers [2], ces arbrisseaux rendent dès la première année; cependant la seconde récolte est encore plus abondante que celle qui l'a précédée. Le coton de Passanha est, m'a-t-on dit, d'une qualité excellente; et, dépouillé de ses semences, il rend jusqu'à huit livres et demie par chaque arrobe de trente-deux livres, garni de graines. Des marchands de Villa do Principe et d'ailleurs vont chercher le coton chez les cultivateurs du pays, et ils le paient comptant. Il se vend ordinairement avec la graine 900 reis l'arrobe (8 fr. 12 c.); mais quelquefois il va jusqu'à 1,000 ou

[1] L'*alqueire* n'est pas le même partout : M. Freycinet évalue celui de Rio de Janeiro à 40 litres.

[2] On trouvera, dans le deuxième volume de cet ouvrage, des détails étendus sur la culture des cotonniers dans les Minas Novas.

1,200 reis, et on ne l'a point encore vu descendre au-dessous de 600 reis.

Pour séparer le coton de ses grains, on se sert d'une petite machine portative qui se compose de deux montans sur lesquels sont appuyés autant de cylindres longs d'un pied environ, gros comme le doigt et très-rapprochés l'un de l'autre. On présente les paquets de coton d'un côté des cylindres, et on fait tourner ceux-ci en sens contraire à l'aide de manivelles placées en dehors des montans. Les cylindres pincent le coton, l'entraînent en tournant, le font passer de l'autre côté de la machine, et les semences restent du côté où le petit paquet avait été présenté. Ce procédé est, comme on voit, d'une extrême lenteur, et demanderait des perfectionnemens [1]. Déjà mon hôte de Jacuhy [2] et le sous-lieutenant Machado avaient gagné quelque chose du côté de la main-d'œuvre, car c'était à l'aide de l'eau qu'ils faisaient tourner les cylindres.

Pour carder le coton, on a un petit arc dont la corde peut être longue d'environ un pied et demi. On glisse cette corde dans un paquet de coton; on la pince avec légèreté; on répète sans cesse ce mouvement, et, à mesure qu'on le réitère d'une main, de l'autre, avec laquelle on tient l'arc, on promène celui-ci assez doucement en l'éloignant de soi. La corde

[1] Une machine semblable est encore en usage dans le Levant.

[2] Voyez le chapitre XII de ce volume.

pousse le coton, et par le mouvement saccadé qu'on donne à la première, elle écarte les poils. Cette méthode de carder est peut-être plus expéditive que celle des peignes; mais il est facile de sentir qu'elle ne saurait avoir la même perfection, et que les fils ne peuvent être aussi bien séparés que lorsque des dents de fer égales et très-fines ont passé entre eux.

Si les bois que je trouvai après l'Aldea de S. Nicolao n'ont point la majesté de ceux des environs de Rio de Janeiro, ils offrent pourtant aussi de très-grandes beautés. Sur le flanc de quelques montagnes qui laissent entre elles une de ces gorges étroites au fond desquelles coule un ruisseau, et où règnent sans interruption l'ombrage et la fraîcheur, je vis des *palmitos*[1] à la tige menue élever leur feuillage à environ cinquante pieds de hauteur[2]. A leur pied, une espèce de fougère en arbre à feuilles recourbées semblait vouloir imiter leurs formes. Tous les autres arbres avaient cédé la place aux deux monocotylédones, et les bambous seuls contrastaient avec ces végétaux parfaitement droits, par la courbure élégante de leurs tiges et par leurs rameaux qui, se croisant en différens sens, s'étendaient en guirlande des palmiers à la fougère.

Un assez grand nombre d'espèces de serpens se trouve dans les bois que je parcourais alors. On les

[1] Palmier appelé *euterpe oleracea* par M. Martius (*Palm.*, p. 29, t. 28, 29, 30). Son jeune bourgeon peut se manger, et rivalise même avec les légumes les plus délicats de l'Europe.

[2] Mesure très-approximative.

connaît sous les noms de *surucucú* (*bothrops surucucú*, Spix et Mart.), *jararaca*, *jararacassú* (*bothrops Neuwiedii*, Spix et Mart.), *surucucúcatinga*, *coral* (*coluber fulvius*, Lin. ex Neuw.), *cipó* (*coluber bicarinatus?*) *cainana de papo amarello*, *cainana de papo branco*, *cobra de duas cabeças* (serpent à deux têtes), et *cobra fria* (serpent froid). On conte, dans le pays, que cette dernière espèce se nourrit d'autres serpens, même des plus venimeux, tels que le *surucucú*, le *jararacassú*, etc. Quand elle en rencontre un, elle tourne, dit-on, autour de lui, et laisse échapper, dans sa marche, une bave gluante. L'autre serpent, comme enchanté dans cette espèce de cercle, et n'osant franchir la barrière empoisonnée que vient de former son ennemi, reste immobile, et se laisse dévorer. Ces faits ont sans doute besoin d'être confirmés par quelque observateur instruit; mais on sait que des fascinations de ce genre ne sont pas sans exemple.

Le jour où je quittai S. Nicolao, je m'arrêtai à la *fazenda* de *Luiz da Mota*, où la maison du maître n'est, comme tant d'autres, qu'une modeste chaumière bâtie avec de la terre, du bois et des bambous. Soit en allant à Passanha, soit à mon retour de ce village, je fus parfaitement accueilli à cette habitation.

Mes hôtes étaient deux hommes pauvres qui n'avaient point d'esclaves, et s'étaient associés pour faire valoir la *fazenda* de Luiz da Mota, dont les terres sont excellentes. L'un des deux avait couru le

monde; il était né à Porto; il avait été à Angola, et probablement il aura fini ses jours dans ces bois. Une chose assez singulière, c'est que, proportion gardée, je trouvai entre Villa do Principe et Passanha beaucoup plus d'Européens que je n'en avais rencontré jusqu'alors. Il vient un moment où celui qui a erré sur la terre, jouet continuel de ses espérances, finit par avoir besoin de repos et de solitude; on lui parle de ces forêts où il possèdera de vastes terrains, et où il vivra tranquille à l'abri de la pauvreté; il renonce à ses ambitieux projets, et le dangereux aventurier, s'attachant au sol, devient un citoyen utile.

Mes hôtes, qui cultivaient la canne à sucre, avaient un petit moulin mis en mouvement par des bœufs. Ils me servirent du vesoul sortant de la canne, et réduit par l'évaporation à la consistance de la mélasse ordinaire. Cette espèce de sirop, dont j'ai encore mangé ailleurs, est d'un rouge doré un peu transparent. Chacun le mêle dans son assiette avec de la farine de maïs ou de manioc, et l'on en forme ainsi une pâte d'un goût assez agréable.

Dans les environs de Luiz da Mota, je vis sur un grand arbre une troupe nombreuse d'aras. Celles de leurs plumes qui sont vertes ou bleues se confondaient avec la couleur des feuilles; on ne distinguait que les autres, et, de loin, l'arbre semblait couvert de morceaux de velours du rouge le plus beau. Les aras s'approchèrent ensuite davantage, et j'eus le plaisir de contempler ces oiseaux avec leurs grâces naturelles et les riches couleurs dont ils sont ornés.

CHAPITRE XVII.

LES INDIENS DE PASSANHA.

Arrivée à Passanha. Situation de ce village. — Histoire de la colonie de Passanha. Les *Malali's*, *Monoxós*, *Copoxós*, *Panhames*, se joignent aux Portugais. Épidémie terrible. — Cultures propres aux environs de Passanha. Cannelle. *Jatoba*. Pauvreté des habitans de ce canton; leur goût pour l'eau-de-vie. Moyen de transporter à la mer les denrées de Passanha. — *Quartel do Canto da Serra de S. João*. — Le commandant Januario Vieira Braga. Sa maison. — Divisions militaires. — Curiosité. — *Aldea de S. Antonio*; chemin qui y conduit; réception qu'on nous y fit; les maisons qui le composent. — Les *Malali's*. Leurs traits, et en général ceux de la race indienne : exception. Couleur et position des yeux chez les Indiens. Couleur de leur peau. Prononciation des langues indiennes. Vocabulaire des idiomes malali' et monoxó. — Traditions historiques des Indiens de S. Antonio. — État de la religion chez ces Indiens. Le capitaine des Malali's. — Maison du conseil. Vêtemens des Indiens de S. Antonio; leurs occupations; leur caractère. — Ver du bambou. — *Quartel de S. Antonio*. Un Panhame. — Botocudos prisonniers. Manière de faire la guerre à ces sauvages. Absurdité de cette guerre. Idée que l'on a à Passanha des mœurs des Botocudos. Leur anthropophagie.

Je m'étais mis en route pour me rendre de Luiz da Mota à Passanha, lorsqu'à plus d'une lieue et demie du poste militaire où je devais m'arrêter, je rencontrai deux hommes à cheval qui, lorsqu'ils m'aperçurent, mirent pied à terre, et m'annoncèrent qu'ils venaient au devant de moi de la part du commandant

du poste, pour me faire ses complimens et prendre mes ordres. L'un de ces deux hommes était l'adjudant du commandant (*ajudante*), M. Francisco da Silva de Oliveira, et l'autre un des militaires du poste. Je remerciai beaucoup ces messieurs, et, pendant tout le chemin, la conversation roula sur le pays et sur les Botocudos.

Immédiatement avant d'arriver au village de Passanha, nous ne trouvâmes plus que des *capoeiras*, ce qui est le résultat naturel des établissemens formés par les hommes de notre race. Après avoir monté par une pente douce, pendant environ un quart d'heure, un morne assez haut, nous arrivâmes à une plate-forme d'où l'on découvre une très-grande étendue de montagnes et de vallées toutes couvertes de bois, et au-delà desquelles l'horizon est borné par des monts très-élevés qui font sans doute partie de la grande chaîne occidentale. C'est à l'entrée de la plate-forme, et surtout un peu au-dessous d'elle, qu'est bâti le village de Passanha. Les maisons qui le composent sont peu nombreuses, éparses çà et là, couvertes les unes en tuiles, les autres en chaume; aucune n'est blanchie, et elles n'annoncent que l'indigence. Il n'y a que quelques maisons à l'entrée de la plate-forme : elle est découverte dans le reste de son étendue; mais, sur la partie la plus reculée, s'élèvent solitaires l'église paroissiale et la maison du pasteur, beaucoup plus jolie que toutes celles du village. Derrière ces deux bâtimens se développe en demi-cercle un morne presque à pic, couvert de bois vierges, qui borne la plate-forme.

Tout cet ensemble présente un aspect sauvage dans lequel il y a en même temps quelque chose de grave et de solennel.

Le village de Passanha [1] n'a pas plus de cinquante à soixante ans d'ancienneté (en 1817). Les premiers habitans ne songeaient qu'à chercher de l'or, et furent assez heureux dans leurs découvertes ; mais les Botocudos les inquiétèrent tellement que presque tous se retirèrent. Cependant, au mois de février 1807, le gouvernement envoya dans le pays une garde de quatre-vingts hommes que l'on établit d'abord dans une position très-saine, sur la crête d'un morne élevé, à une lieue du village, et qu'ensuite on transporta à huit lieues plus loin, sur les bords de la rivière de Sussuhy. Un homme intrépide, appelé Januario Vieira Braga, commandait cette troupe, et était stimulé, dans l'accomplissement de ses devoirs, par l'espérance trompeuse de prendre quelque sauvage qui lui indiquât des mines riches et jusqu'alors inconnues aux Portugais. Les Botocudos furent poursuivis dans leurs forêts, et l'on en tua plusieurs. Quand on prenait quel-

[1] L'on a écrit *Pessanha*, *Paçainha* et *Passanha* : j'ai préféré cette dernière orthographe, parce qu'elle est conforme à la prononciation généralement usitée dans le pays même. M. le Prince de Neuwied écrit très-bien *Passanha* ; mais on l'a induit en erreur, comme on va le voir, quand on lui a dit que les Malali's vivaient le long du *Rio Doce supérieur* sous la protection du *quartel* de Passanha. —Passanha viendrait-il des mots guaranis *paye*, sorcier, et *cânâ'*, chose qui se remue ?

ques hommes de cette nation, on tâchait de les conduire au poste (*quartel*); mais comme ils résistaient toujours, on les faisait périr : quant aux femmes et aux enfans, on les emmenait, et on les distribuait parmi les habitans, chez lesquels ils s'accoutumaient à la vie civilisée. Bientôt les attaques des Botocudos devinrent moins fréquentes; les succès de la garde inspirèrent de la confiance, et de nouveaux habitans vinrent s'établir à Passanha; mais n'étant pas assez riches pour fouiller la terre et y chercher de l'or, ils ne s'occupèrent que de l'agriculture.

A l'époque où les premiers Portugais arrivèrent dans le pays, il était habité par une nation indienne appelée les *Malali's*, beaucoup plus douce que les Botocudos. Il paraît que des nègres fugitifs étaient déjà venus s'établir au milieu de ces peuples, et j'ai vu sur des cartes manuscrites Passanha indiqué comme un lieu nouvellement découvert où des Indiens étaient dirigés par une négresse. Quoi qu'il en soit, à l'approche des Portugais, les Malali's prirent d'abord la fuite; mais ayant été poursuivis par les Botocudos, leurs ennemis, ils vinrent chercher un asile auprès des nouveaux habitans, avec lesquels ils s'étaient peu à peu familiarisés. On leur laissa cultiver la terre; il en est qui se louèrent pour travailler chez les Portugais, et plusieurs, admis dans la garde, devinrent très-utiles par la connaissance qu'ils avaient des habitudes de leurs ennemis; enfin ils furent baptisés, et se civilisèrent autant du moins que le permettaient leur naturel et les circonstances où ils se trouvaient. Aux Malali's se joi-